

Des geôles du colonisateur à celles du Viêt minh

Ngo VAN

Au pays de la Cloche fêlée

L'Insomniaque, 2000.

C'EST d'abord de mémoire dont il est question ici, de mémoire fraternelle. A travers ses "*tribulations d'un Cochinchinois à l'époque coloniale*", Ngo Van remonte le temps de la mémoire confisquée et s'attache à lui redonner vie. "*Des voix se sont perdues*, écrit-il. *Il faut tenter [...] de retrouver la trace vivante de ce relais de révolte qui traverse le temps – et tenter de la restituer comme un passage de témoin.*" Pour défier la voix du Maître et faire passer le souffle des combattants de l'impossible. Dire que Ngo Van y parvient, c'est peu dire. Il y excelle.

Il est toujours un risque inhérent au témoignage de jeunesse, celui de la mémoire reconstruite au gré d'une vie qui n'a cessé d'en embellir les premières envolées. Le phénomène est bien connu qui relie l'histoire personnelle à la légende ou la pare d'éclats qu'elle n'a pas toujours eus. Ici, rien de tel. Le récit est simple et le style limpide, avec juste ce qu'il faut d'humour et de distance pour maintenir la grandiloquence à distance et réserver à l'émotion sa juste place. D'autant que Ngo Van s'est frotté à l'Histoire – "*avec une grande hache*", comme disait Perec – et en a retenu les leçons. "*Depuis mon départ d'Indochine en 1948, si l'espoir et la conviction d'une nécessaire subversion d'un ordre du monde abject ne m'ont jamais quitté, ils se sont nourris aussi de réflexions nouvelles sur le bolchevisme et la révolution*", prévient-il en préambule pour conclure qu'aucun chemin n'est envisageable qui fasse l'économie d' "*une méfiance absolue à l'égard de tout ce qui peut devenir appareil*".

Au pays de la Cloche fêlée s'ouvre sur une détention et se clôt sur un massacre. Des geôles du colonisateur à celles du Viêt minh¹, c'est le long combat de l'Opposition de gauche vietnamienne – essentiellement trotskiste – que nous raconte Ngo Van. "*De tous ceux qui avaient participé au mouvement d'opposition révolutionnaire et qui étaient demeurés au pays, il n'y eut presque aucun survivant*", prévient-il, avant de le prouver en nous fournissant la longue liste des "amis" sur laquelle se ferme le livre, qui constitue une épitaphe, une sorte de champ d'honneur des illusions perdues, un fort symbole de ce trajet, en tout cas, avec, en toile de fond, la mort aux trente visages qui en épargnera, en effet, fort peu.

"*Je suis venu au monde au cours d'une nuit vers la fin de l'année du Rat en 1912. La coutume au village était de laisser passer un laps de temps avant de déclarer une naissance, dans l'éventualité où l'enfant serait enlevé par les mauvais esprits... D'où ma date de naissance officielle, en avril 1913.*" Trois mois pour résister aux "mauvais esprits" ou pour les convaincre qu'on est des leurs, allez savoir... C'est sur un ton toujours enjoué que Ngo Van raconte son enfance, ses parents, son Grand Frère Septième – un peu magicien, un peu devin et guérisseur – qui refuse de payer "l'impôt du sang" en devenant tirailleur de la Coloniale, sa scolarité. Beau portrait que celui de Thay giao Dong, cet "Instit-le-Brave" qui règle les récréations au tam-tam, organise les corvées d'eau et de bois, noie son ennui dans l'alcool de riz et déserte la classe pour aller jouer aux échecs. Là, dans son école du Petit-Marché, le jeune Ngo Van se familiarise avec les raclées à coups de tiges de goyavier et découvre, à l'occasion d'une visite de l'inspecteur Tuan, au "*costume français impeccablement blanc*", que la langue des maîtres n'est pas la sienne. A ses heures perdues, il fait un saut jusqu'à la pagode voisine, histoire de voir à quoi ressemble ce Bouddha que sa mère invoque aux jours de grand malheur, et échappe de peu à l'ascèse, au crâne rasé et à la copie des sutras. L'ataraxie, ce grand renoncement, nous aurait privé de la suite.

La suite, c'est d'abord l'étude du français dans le *Larousse élémentaire*, l'école cantonale de Thu Duc, la mort du père et son ultime recommandation à la mère : "*Mère des gosses, tâche de te débrouiller pour passer jours et mois, mais à aucun prix ne donne tes enfants en location !*". La suite, c'est, encore, le poids des notables villageois, le mur de l'argent, la prescience de l'injustice sociale. La suite, c'est, enfin, Saigon où Ngo Van trouve un emploi de commis aux écritures, chez Descours et Cabaud. Il a quatorze ans.

Après les études, il reste, parfois, un goût pour la lecture. Chez Ngo Van, le penchant confine à la passion dévorante. Pour Baudelaire et ces *Fleurs du mal* jugées, en leur temps, offensantes pour la morale publique et les bonnes mœurs, et encore sulfureuses. Pour Richepin et sa *Chanson des gueux*. Pour Rousseau qu'une

¹ Pour des raisons liées à la vulgaire technique, les graphies utilisées ici – contrairement à celles de L'Insomniaque – sont approximatives. Que le lecteur veuille nous en excuser.

seule phrase résume aux yeux de l'adolescent : *“Le despote n'est le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort : la seule force le maintenant, la seule force le renverse.”* Force des mots en attendant mieux. Un autre livre marque alors Ngo Van : *Une histoire de conspirateurs annamites à Paris ou la vérité sur l'Indochine*, de Phan van Truong. C'est à cette époque, écrit-il, que *“je commence à suivre de plus près l'actualité des mouvements révolutionnaires clandestins”*. Brille alors de mille feux la belle figure de Nguyễn an Ninh. Depuis 1923, avec son journal *la Cloche fêlée* – dont le titre est précisément emprunté à un poème des *Fleurs du mal* –, il affronte le pouvoir colonial et exhorte les jeunes à *“quitter la maison de leurs pères”* pour sortir de *“l'ignorance épaisse”* où les maintient l'obscurantisme. Quand Ngo Van arrive à Saigon, Nguyễn an Ninh vient d'être jeté en prison. Il y retournera souvent tout au long d'une existence entièrement consacrée à la lutte de libération nationale. Plus tard, dix ans plus tard, Ngo Van aura le privilège de rencontrer l'éternel lutteur. Une seule fois et en maison centrale. Celui qui disait : *“Le vaste monde appartient au vagabond”*, celui qui aimait Baudelaire, celui que les révolutionnaires marxistes considéraient, alors, comme un *lac hau* (un arriéré), Ngo Van nous le décrit admirablement en vieux sage et maître de littérature qui, *“contemplant les cimes des tamariniers qui dépassent les murs d'enceinte, et les nuages là-bas”*, à l'écart de ses compagnons de détention, murmurant des comptines françaises, lui tendra les deux volumes du *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, en lui disant simplement : *“Tiens, lis ça.”* *“Ce sera l'unique et dernière fois où je rencontrerai Nguyễn an Ninh”*, écrit Ngo Van ².

Dans les années trente, en terre annamite, l'écho des combats portait loin. Les luttes, à la mesure de la détresse paysanne et de la surexploitation ouvrière, prenaient souvent une tournure insurrectionnelle. Ngo Van recense *“de mai 1930 à juin 1931”*, *“plus de cent vingt marches paysannes et plus de vingt mouvements de grève en Cochinchine”*. Il ajoute : *“De 1930 à fin 1932, sur plus de 12 000 prisonniers politiques recensés, 88 ont été guillotins. Près de 7 000 ont écopé d'années de bagne ou de prison. Quelque 3 000 attendent encore dans les prisons de connaître leur sort.”* A la tête des mouvements revendicatifs, on retrouve souvent, nous dit Ngo Van, *“une poignée de révolutionnaires professionnels retour de Moscou et de Canton”*. C'est l'heure des agents du Komintern, ces temps maudits où toute lutte d'émancipation devait d'abord servir les intérêts du parti communiste national, ce *“pur instrument technique aux mains d'une direction secrète, payé ou contrôlé exclusivement par l'Etat russe, totalement émancipé de tout contrôle de sa base militante ou de la classe ouvrière”* ³. C'est l'heure du stalinisme conquérant. Il et minuit dans le siècle.

Ngo Van, lui, initié à la clandestinité par Anh Già (Grand Frère le Vieux), penche pour le *Ta doi lâp* (l'Opposition de gauche) et se préoccupe, avec ses camarades, de construire le “parti de masse”, plus ouvrier que paysan. En attendant, il organise les coolies et prône la constitution du *cong hoi* (syndicat). Contre toute attente, pourtant, staliniens et trotskistes vont, en cette période troublée, collaborer *“dans une lutte commune contre les ennemis immédiats, pouvoir colonial et parti constitutionnaliste”* et fabriquer ensemble un journal, *la Lutte*. L'expérience, cependant, ne dura pas au-delà de trois ans. Entre la *Dê Tam* (III^e Internationale) et la *Dê Tu* (IV^e Internationale), le combat sera alors sans merci.

C'est en prison que Ngo Van et ses amis apprendront la nouvelle du premier procès de Moscou. *“Littéralement assommés, bouleversés par ces auto-accusations abjectes”*, ils assistent, impuissants, aux premiers effets de cette machine à terreur qui se met en place et où ses serviteurs autochtones singent Vychinski et traquent les *“chiens enragés”* trotskistes. Avant, il y avait eu tous les signes annonciateurs de la mise en place de cette police de la pensée qui, désormais, ne va cesser de se perfectionner. Ngo Van en donne quelques exemples, dont celui de l'exécution de Lê van Phât, membre du Parti communiste indochinois, pour le punir d'une relation amoureuse jugée contraire à la cause.

Le deuxième procès de Moscou, le 23 janvier 1937, déchire l'Opposition de gauche trotskiste entre les partisans de l'unité d'action à tout prix avec les staliniens (délices et mystères de la dialectique...) et les récalcitrants, mais la cause ne tarde pas à être entendue : les staliniens eux-mêmes règlent le clivage en décrétant que le trotskisme est désormais *“l'agent du fascisme”* international. Dès lors, Ngo Van va expérimenter au quotidien le sort de l'oppositionnel, rédigeant une brochure en langue annamite sur les procès de Moscou, participant à tous les combats ouvriers, payant de sa personne, partagé entre l'ardeur de sa foi révolutionnaire et l'incertitude des lendemains triomphants. Ses “tribulations” témoignent de cette fièvre émancipatrice. De Saigon à Phnom Penh, tout est bon qui éveille les consciences. Le “bolchevik-léniniste” est une sorte de rédempteur. Dans le cas de Ngo Van, pourtant, le vent de l'histoire ne balaye

² Nguyễn an Ninh sera de nouveau emprisonné en 1937 pour deux ans, puis assigné à résidence à My tho en 1939, avant d'être déporté au bagne de Poulo Condore, en 1940, où il décédera, le 15 août 1943, à quarante-trois ans.

³ Comme l'écrit Karl Korsch dans une critique du livre de Jan Valtin, *Sans patrie ni frontières* – réédité dans la collection “Babel-Révolutions” chez Actes Sud en 1996 – (“Revolution for what ?”, *Living Marxism*, vol. V, n° 4, Spring 1941, Chicago).

jamais la vie, la belle vie, la vie simple, celle qui le fait s'extasier devant un gramophone susurrant des chansons françaises ou fumer une pipe d'opium avec son copain Diêt. La révolution, c'est aussi ça : des parenthèses de plaisir dans une vie d'aventure et le goût absolu de la liberté.

Et la roue tourne, entre "front ouvrier et paysan" contre la guerre et nouvelle inculcation pour "manœuvres subversives", entre assignation à résidence et tuberculose. Bientôt, à Saigon, derrière la cathédrale, on affiche un gigantesque portrait du Maréchal flanqué du slogan : "*Un seul chef : Pétain ; un seul devoir : obéir ; une seule devise : servir.*" "*Ça sent la poigne*", écrit Ngo Van. Ça sent la pourriture. Le temps est au repli. D'abord, gagner son riz, puis maintenir la flamme, refuser de se laisser gagner par le découragement. Aux Français succèdent, bientôt, les Japonais. Et la roue tourne encore, cette roue de l'histoire, broyeuse, que rien ne retient. L'armée japonaise capitule le 15 août 1945. Les troupes du Viêt minh entrent dans Saigon le 18.

"*Entre deux feux*", écrit Ngo Van. Le Viêt minh, d'un côté, avec son appareil stalinien, avec sa ligne de "libération nationale" négociée. L'impérialisme anglo-français, de l'autre. Au nord, à Hanoi, le Viêt minh a pris le pouvoir. Pour le garder, il est prêt à tout et, en particulier, à liquider toute tentative de révolution sociale, comme celle qu'entreprennent, au Tonkin, les 30 000 mineurs des Charbonnages de Hon gai-Cam en se proclamant commune ouvrière⁴. Les trotskistes sont partout déclarés "traîtres à la patrie" et traités comme tels⁵. L'espace est faible entre ces deux feux, très faible, et les appuis comptés. Là encore, le témoignage de Ngo Van est précis, irréfutable : la situation fut bien révolutionnaire entre le 15 août et le 6 septembre 1945, date de l'arrivée de la Commission des alliés. Le Viêt minh et ses affidés organisèrent la contre-révolution, s'opposant à tout débordement, condamnant toute velléité d'auto-émancipation des exploités, réprimant les plus résolus combattants du prolétariat. "*Seront impitoyablement punis ceux qui auront poussé les paysans à s'emparer des propriétés foncières. La révolution communiste, qui résoudra le problème agraire, n'a pas encore eu lieu. Notre gouvernement est un gouvernement démocratique bourgeois bien que les communistes soient au pouvoir*", déclarait alors le commissaire de l'Intérieur, Nguyễn Văn Tao.

Au retour des Anglo-français, les staliniens du Viêt minh espèrent toujours négocier avec l'impérialisme. Pour lui, l'ennemi à abattre, c'est le Viêt gian (le traître à la patrie) et la catégorie regroupe à la fois les trotskistes de la Ligue des communistes internationalistes, qui réclament l'armement du peuple, et, au-delà, les comités populaires naissants qui prônent la constitution d'une Milice ouvrière – "*une appellation inspirée de la guerre d'Espagne*", note l'auteur – et appellent à l'insurrection. Dès lors, l'étau va se resserrer. "*Dans un climat d'une telle violence, précise Ngo Van, une terreur succède à une autre terreur.*" La guerre d'Indochine a commencé. Elle s'étendra au nord en décembre 1946. La ligne de conciliation du Viêt minh avec l'impérialisme a fait long feu. A Hanoi, les troupes françaises entrent "*sans tirer un coup de fusil*". A Saigon, les revanchards de la bourgeoisie cochinchinoise, appuyés par les sbires de la Sûreté française, sèment la terreur. Terrorisme colonial et contre-terrorisme viêt minh : la spirale infernale s'est mise en place. Elle brisera tout ce qui ne se conforme pas aux deux systèmes d'oppressions qui s'opposent par le feu. "*Nous ne pouvons guère que suivre les événements en attendant de savoir à quelle sauce nous serons mangés, d'où viendra le prochain assaut*", écrit Ngo Van. La constance des insoumis est telle, cependant – l'histoire l'a prouvé en maintes occasions – qu'ils tiennent contre vents et marées, témoins sans faille des temps hostiles, d'une éternelle fidélité à leur cause, dans la faible lumière du jour ou dans la nuit clandestine : diffuser des informations, maintenir le contact, refuser de désespérer. A l'enseigne Tim Hoc (Recherches et études), Ngo Van tiendra tant qu'il le pourra, résistant aux deux terreurs, s'alimentant de la parole internationaliste et des livres qu'il recevra, parmi lesquels l'extraordinaire *Planète sans visa*, de Jean Malaquais⁶. Il tiendra jusqu'à la limite du supportable, jusqu'au printemps 1948, où il s'embarquera vers d'autres horizons, entre mélancolie et remords. "*Qu'en sera-t-il de ceux que j'ai laissés derrière moi ?*"

⁴ La Commune de Hon gai-Cam, après trois mois d'autonomie et d'autogestion, fut encerclée par les troupes du gouvernement provisoire de Hô chi Minh, commandées par Nguyễn Bình. Tous les élus ouvriers furent destitués et remplacés par des bureaucrates du Viêt minh. L'ordre militaro-policié de la "République démocratique" fut instauré par la menace. De la même façon, les mouvements autonomes de paysans du Nord-Vietnam subirent le même sort : les terres occupées et exploitées en commun par les paysans furent restituées par le Viêt minh aux propriétaires fonciers.

⁵ La ligne avait été définie de façon précise par Nguyễn Văn Quoc (le futur Hô chi Minh), en mai 1939, dans un rapport au Komintern. Il y disait : "*A l'égard des trotskistes, aucune réconciliation n'est possible. Il faut par tous les moyens les démasquer comme agents du fascisme ; il faut les exterminer du point de vue politique.*" Du point de vue politique ? En 1946, le même Hô chi Minh, interrogé par Daniel Guérin au sujet de la mort de Ta thu Thâu, déclarait : "*Tous ceux qui ne suivent pas la ligne tracée par moi seront brisés.*" Ngo Van précise : "*Les militants favorables à la IV^e Internationale furent systématiquement assassinés dans le Nord.*" Tout cela n'empêchera pas, quelque vingt plus tard, les fougueux trotskistes français de populariser le fameux "Hô-Hô-Hô chi Minh" dans de sautillants cortèges de soutien au Viêt minh... Confondante amnésie !

⁶ On peut, on doit lire *Planète sans visa*, de Jean Malaquais, réédité par Phébus en 1999.

Ce qu'il en fut, nul ne peut l'ignorer désormais. La liste d'amis que Ngo Van publie en fin de volume en atteste. Retenons pour finir la double leçon de ce livre. La première est tout entière contenue dans une anecdote : en 1991, la famille de Bich Khê (1915-1946), instituteur et poète, traducteur du *Retour d'URSS* d'André Gide, décédé de tuberculose, s'est vu refuser par un bureaucrate de son village d'origine l'autorisation d'y ramener ses cendres au prétexte ubuesque – et stalinien – que les os d'un tuberculeux pourraient polluer le village, surtout quand le mort était... trotskiste. La seconde leçon, c'est Nguyễn van Nam, ami de Ngo Van et ancien trotskiste, qui nous la donne quand il écrit : *“Les partis dits ouvriers – en particulier ceux de type léniniste – sont des embryons d'Etat. Face à l'Etat bourgeois, ces partis préconisent l'anti-pouvoir, le contre-pouvoir. Mais c'est se gargariser de mots pour mieux tromper : tout pouvoir est coercitif, oppresseur... L'Etat est toujours l'Etat des exploités. Parler de dépérissement de l'Etat, c'est mystifier les masses. Pour parvenir au non-Etat, il faut préconiser le non-pouvoir ; les conseils ouvriers pourraient représenter cette forme de non-pouvoir.”*

Un bien beau livre, un livre bien utile.

Freddy Gomez